

Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XIV.

PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 31 AOUT, 1878.

NO. 44.

LE LOUISIANAIS.
JOURNAL OFFICIEL
—DE LA—
Paroisse St. Jacques,
TOUTE CHAQUE SAMEDI DANS LA
Paroisse St. Jacques,
Convent P. O.,
Louisiane.
J. GENTIL,
ÉDITEUR ET REDACTEUR.
Abonnement:
\$5.00 PAR ANNEE.
PAYABLE D'AVANCE.
PRIX DES ANNONCES:
Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion... \$1.00.
Par carré de chaque publication subséquente... 75.
Les communications de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.
Nouvelle-Orléans:—A. G. Rouain, Tchou-pitoulas St., No. 15.
St. Jacques, St. Jean-Baptiste, Therville, Assomption et Ascension:—Just Combes, Donaldsonville.
Lafayette, Attakapas:—Edouard E. Montou.
Nouvelle-Hébride:—
Vacherie:—Morris Feitel.

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS
—ET LA—
LANGUE FRANÇAISE.
I.

L'autre jour, avec une certaine mélancolie fort naturelle et une note d'amerume assez pardonnable, nous parlions du sort de la langue française en Louisiane. Il nous semblait qu'il y avait de l'injustice et de l'ingratitude à ne pousser, voire même à dédaigner ce magnifique instrument de parole, de pensée et de morale. Ajoutons aussi, pour être dans le vrai, de progrès. Elle est en plus la langue du souvenir, de la goutte de lait et du sein maternel. Nos pères, dont il ne faut point rougir, n'en parlaient pas d'autre, et nos mères, qui furent, bonnes et braves, en nous berçant sur leurs genoux, le sourire aux lèvres, nous l'ont chantée comme le chant de l'espérance et du ciel. C'était la voix suave de leur tendresse et de leur cœur. Et notre première prière à Dieu, celle qui est vraie, sincère et naïve, et que nous retrouvons à la dernière heure, après l'avoir souvent oubliée et perdue dans la vie, a été doucement murmurée dans les adorables grâces et les admirables sincérités de cette langue maternelle et éternelle.

En est-il une plus douce, plus tendre, plus harmonieuse, disant mieux les sentiments du cœur, les délicatesses de l'esprit et les aspirations de l'âme? Lui manquerait-il une note, ou une corde? Les poètes qui l'ont chantée et la chantent, nombreux et variés, peignent dans l'imagination et du génie, l'auraient-ils trouvée incomplète, impuissante ou insensible? N'est-elle point la nuance, la limpidité, la profondeur et la lumière? Son calor, comme celui des grands peintres, ne possède-t-il pas toutes les merveilles de la beauté et de l'harmonie; et si ses fleurs terrestres sont parfumées, n'a-t-elle point sur elle tout l'azur des ciens infinis? Pourvez-vous lui trouver un coin sombre et un côté ténébreux? Elle sait murmurer, causer, prier, chanter, s'indigner, s'attendrir, vibrer et pleurer. Et ses pleurs, depuis celles qu'un baiser essuie aux joues de l'enfant, et qui sont la rosée d'un petit chagrin, jusqu'à celles du père et de la mère, qui sont une douleur profonde et la douleur de l'inconsolable Rachel, parcourent toute la gamme des sentiments humains et divins. Elle sait aussi sourire et rire. Et comme elle sait aimer!

Où, elle aime. Et c'est là sa grande vertu parmi les hommes et son grand mérite aux yeux de Dieu. Aimer est tout. Aussi, Louisianais, que vous a-t-elle donc fait? Elle ne vous a, certes, ni trahis ni trompés. Ce n'est point une langue perfide et mentente, comme celle d'Ulysse. Elle est franche, ennemie du mensonge et lumineuse en sa clarté. Ainsi que l'homme, elle va droit au but. Si le latin, facilement grossier dans ses mots, brève impudiquement l'honnêteté et la morale, la langue française, en devenant impure, cesse immédiatement d'être

française. Ne le voyez-vous pas à la rougeur de votre front et à la confusion de votre conscience? Vous ne pouvez la souiller sans qu'elle proteste, et si vous lui faites injure, comme écrivain et comme poète, elle le vous châtie par le mépris et par l'oubli. Il n'y a pas de gloire vraie et durable pour les auteurs qui manquent de chasteté. Ecoutez-ou les orateurs qui sont vulgaires, grossiers et cyniques?

Nous n'avons donc pas tort de dire que la langue française est la langue morale par excellence. Car si vous vous permettez de la souiller, la livrant sans respect aux obscénités des dieux païens et aux caresses des bacchantes folles, c'est dans l'ombre et le mystère qu'il vous faut la lire. Et vos livres, alors, sont-ils des livres? Les confiez-vous à ceux ou à celles que vous aimez et respectez? Il ne faut point jeter de fange sur la blancheur des robes de vierge.

Mais, Louisianais, nous vous le demandons une fois encore, que vous a donc fait la langue de vos pères et de vos mères?

Quand les Américains, des Anglais par le sang et l'origine, se sont violemment détachés de la mère-patrie, trouvant le lien trop lourd et la liberté très bonne, ils ont naturellement conservé la langue de leurs pères et de leurs mères, qui était la langue de leur génie. Les colonies grecques, près de 300 ans auparavant, avaient fait la même chose. Mais les villes d'Ionie, en continuant à parler la langue d'Athènes et d'Homère, se sont-elles amoindries ou déshonorées devant la civilisation et devant l'avenir? Car c'est par elle, en grec, au milieu des Gentils de l'Évangile, que Paul prêcha tout d'abord le christianisme de la rédemption et du salut.

Louisianais, trouvez-vous cette langue trop difficile, et ne pouvez-vous point la parler correctement et convenablement?

II.

Mais cette langue moderne, plus précieuse que les langues mortes, n'est pas aussi difficile qu'on se plaît à le croire. Ceux qui la disent telle, hérissée de difficultés et imposable à la foule, sont communément les maîtres d'école et les gens qui élèvent leur valeur intellectuelle et leur savoir pédagogique jusqu'à la hauteur d'un participe passé ou d'un imparfait du subjonctif. Point d'excuse!

La pédagogie n'a rien de commun avec le génie des langues. Au reste, une langue facile serait une langue pauvre, primitive et suffisant aux besoins d'une civilisation à peine ébauchée. Mais si vous êtes une civilisation véritable et supérieure, si vous avez parcouru le cercle des découvertes et des connaissances humaines, si, comme lettres, comme sciences et comme arts, vous êtes à la tête de la colonne et du mouvement, vous devez nécessairement posséder une langue conforme aux temps écoulés, aux œuvres faites et aux progrès accomplis. Et cette langue est à la hauteur de vos destinées. Elle a marché et grandi parallèlement à votre civilisation. Dans la richesse de l'une vous voyez la richesse de l'autre, et leur magnificence éclate en un double rayonnement. Aussi, les difficultés vaincues, s'il y en a, sont-elles des difficultés glorieuses. Les adhésions ne se firent point attendre. L'institution nouvelle vit bientôt s'ajouter à ses douze fondateurs un groupe assez considérable d'hommes studieux et réfléchis, tous aimés du même esprit, tous apportant, avec leurs diverses aptitudes, un même dévouement et une même idée: celle de contribuer à maintenir dans ce pays, autres fois français, l'usage de la langue française.

Tandis qu'autour de nous le précédent concours de nos concitoyens d'élite venait augmenter nos moyens d'action, en France et dans d'autres parties de l'Europe, des esprits distingués, dont quelques uns portent des noms connus dans les sciences et la littérature, applaudissaient à notre œuvre et nous offraient leur coopération.

Nous avons en outre ouvert avec l'Égypte des relations utiles, qui nous ont permis d'introduire en Louisiane une plante nouvelle qui semble être appelée à un grand avenir.

Enfin, notre agrégation à la société d'Acclimatation de Paris, survenue des les premiers temps de notre fondation, fut une flatteuse appréciation de nos efforts.

L'Athénée doit au dévouement de ses membres des travaux déjà considérables, embrassant dans leur ensemble une grande variété de sujets littéraires et scientifiques. Nos comptes rendus, publiés tous les deux mois, forment un recueil de seize pages, grand format. Ils devraient être plus volumineux; ils le deviendront, dès que notre situation économique le permettra.

néralement le français avec une correction parfaite et une élégance rare. Il n'a point d'accent. On le dirait de Paris, ou mieux, de la Touraine. Ceux qui sont éclairés et lettrés, et il y en a beaucoup, ont été élevés à bonne école. La France, dans ces cinquante dernières années, a envoyé plus d'un savant professeur en ce pays. Le journalisme, le théâtre, la tribune, la chaire et le salon ont si longtemps parlé le français à la Nouvelle-Orléans! Et ils le parlaient bien, avec pureté, sans accent, assurément mieux que ceux qui viennent des environs de Lorléans. Disons aussi que nombre de Louisianais, avocats et médecins, curieux et voyageurs, esprits élevés qui la science attire et que la liberté séduit, ont été respirer l'air, le souffle et le génie de la France elle-même. Leur cœur, pendant des mois et des années, a battu à l'unisson de la ville éternelle. Nous disons Paris. Et n'aurait-il qu'une minute, une seule, senti sur eux l'esprit de cette merveilleuse cité des esprits, qu'ils en auraient gardé le vivant souvenir et l'ineffaçable trace. Il est des baptêmes, ceux auxquels prennent part la raison et la conscience, qui sont une initiation dont le signe est indélébile.

Enfin, en dehors des lettrés, des savants, des professeurs, des journalistes, des médecins, des avocats et des prédicateurs, c'est-à-dire dans le monde des bourgeois, des boutiquiers, des ouvriers, des paysans, et de campagnards, la langue française est communément parlée d'une façon convenable, indubitablement mieux qu'en Picardie, en Basse-Bretagne, en Auvergne ou en Gascogne.

Alors, comment expliquer une antipathie contre laquelle protestent le bon sens et l'intelligence?

Mais la circulaire suivante, que nous venons de recevoir, met tout naturellement fin à notre mélancolie et conclame à propos notre amertume de la semaine dernière.

Nous nous fussions la poitrine. *Mes culps, maximi culps!*

Et nous nous rejouissions de tout notre cœur—*ex imo pectore.*

Dans un moment de sombre humeur, alors qu'on voit tout en noir, nous nous étions trompés.

La circulaire est de l'Athénée louisianais. Elle est signée par un comité composé de MM. Sabin Martin, A. Dupuquier et F. Tujague, et contre-signée par Alfred Mercier, le savant secrétaire perpétuel de l'Athénée.

La voici:

"L'Athénée, dans sa séance du 24 juillet, a, sur le rapport d'un comité nommé à cet effet, adopté l'expresse suivante comme résumant la situation actuelle et les vues futures de l'Institution.

L'Athénée Louisianais entre dans la troisième année de son existence. La pensée qui présida à sa fondation est exprimée par ces mots qui figurent en tête de sa constitution: "Pursuiver la Langue Française en Louisiane; S'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et les protéger."

Cette pensée, qui combat un vice de nos populations franco-louisianaises, trouva, dès le début, dans leur sein des échos sympathiques. Les adhésions ne se firent point attendre. L'institution nouvelle vit bientôt s'ajouter à ses douze fondateurs un groupe assez considérable d'hommes studieux et réfléchis, tous aimés du même esprit, tous apportant, avec leurs diverses aptitudes, un même dévouement et une même idée: celle de contribuer à maintenir dans ce pays, autres fois français, l'usage de la langue française.

Tandis qu'autour de nous le précédent concours de nos concitoyens d'élite venait augmenter nos moyens d'action, en France et dans d'autres parties de l'Europe, des esprits distingués, dont quelques uns portent des noms connus dans les sciences et la littérature, applaudissaient à notre œuvre et nous offraient leur coopération.

Nous avons en outre ouvert avec l'Égypte des relations utiles, qui nous ont permis d'introduire en Louisiane une plante nouvelle qui semble être appelée à un grand avenir.

Enfin, notre agrégation à la société d'Acclimatation de Paris, survenue des les premiers temps de notre fondation, fut une flatteuse appréciation de nos efforts.

Pour donner à notre but principal,—celui du maintien de la langue française,—une forme pratique, nous avons institué un concours littéraire annuel, et la série de manuscrits déjà reçus, bien que la proclamation des lauréats n'ait lieu, cette année, qu'en décembre, prouve combien cette création a provoqué, parmi nos concitoyens, d'émulation et d'empressement.

En résumé, l'Athénée poursuit résolument et laborieusement son œuvre. Pénétré de l'utilité de ses travaux, il avance d'un pas énergique dans la voie qu'il s'est tracée. D'ailleurs, bien qu'encore au début de sa carrière, notre Institution compte déjà dans ses rangs des éléments de force qui sont, à la fois, une garantie de vitalité et une promesse de succès futur.

Mais sa mission ne saurait être complète, ni son but réel atteint, si son action se bornait aux étroites limites de la Louisiane, l'un des petits États de l'Union-Américaine.

Nous n'ignorons pas que cette ancienne colonie française n'est pas la seule contrée, dans le nouveau continent, où la souche gaillarde ait des rejetons, et où soit parlée la langue de nos pères.

Le Canada, à lui seul, possède quinze cent mille âmes d'origine française. Dans chaque grande ville des États-Unis, cet élément est représenté par un nombre plus ou moins important. En supputant les données statistiques, nous arrivons à un chiffre respectable de plus de deux millions de nos frères de race, dispersés, par groupes plus ou moins considérables, sur le vaste territoire de l'Amérique du Nord.

Mais, disséminés au loin et sans cohésion entre eux, ces groupes disparaissent dans la masse des populations américaines, marquant peu dans la vie nationale, —excepté au Canada,—et restent sans influence, même dans les questions qui affectent leurs intérêts les plus chers.

Notre but serait de suggérer une entente, de créer un lien, de jeter un trait d'union patriotique, entre tous ceux qui, ayant notre origine, partagent nos aspirations et nos tendances.

Comme moyen d'atteindre ce but, nous proposons de relayer par des rapports d'amitié, des échanges de journaux et de productions scientifiques ou littéraires, les différents centres de l'Amérique du Nord où l'élément français, ou d'origine française, présente un effectif de quelque importance.

Nous proposons, par un alliance de nos forces et une combinaison de nos volontés, de combiner nos efforts et de leur donner un objectif unique: la vulgarisation de la langue française sur tout continent, en employant à la diffusion des connaissances utiles.

Nous convions à cette tâche ceux qui, sur cette terre lointaine, ont gardé dans leur âme, avec le culte de la mère-patrie, les légitimes fiertés de leur origine; nous y convions ceux qui se sentent au cœur cette virilité qui porte les peuples à résister à l'absorption de leur race; nous y convions, enfin, tous les esprits éclairés qui, recherchant avant tout le bien social toutes ses formes, comprennent qu'à tous les points de vue, notre entreprise est une œuvre de progrès et d'intérêt général.

Nous mettons, dès ce jour, à l'étude cet important sujet, et nous faisons appel aux lumières de tous. En réclamant au soleil de la libre Amérique une place pour notre langue, pour nos mœurs, pour l'esprit généreux et civilisateur de la France, nous avons en vue un sujet sacré, devant lequel tout homme de cœur s'incline,—perpétuer dans nos foyers nos traditions de famille et offrir à la mémoire de nos aïeux un témoignage de vénération.

C'est un terrain sur lequel nous pouvons tous nous rencontrer et nous tendre la main, sans crainte des conflits d'opinion, ou de sérieuses divergences d'idées.

D'ailleurs, pour éviter tout froissement, les questions religieuses et politiques restent étrangères à nos débats. Nos règlements écartent tout sujet de nature à passionner nos collègues, sans profit pour notre mission, foute de concorde et de patriotisme."

IV.

En proscrivant des débats les questions religieuses et politiques, qui sont toujours brûlantes, l'Athénée a fait preuve de sagesse.

Il s'en trouve bien, parait-il. Est-ce à dire qu'il ne pense point librement?—En aucune façon. La science ne marche pas seule, et la liberté de conscience et la liberté d'expression, vous resteriez immobiles et stationnaires. Mais il est bon, quand l'on veut constituer un grou-

pe sérieux et durable, ayant une mission de paix et de science, d'éloigner les questions de basse politique et les absurdes problèmes qui font la joie des théologastres. Se noyer dans cette lie ou cette fange serait ridicule. Et puis, comme cette patrie est celle du culte libre, de l'antel volontaire et de la tolérance précieuse, il ne faut point se livrer aux discussions oiseuses ou dangereuses d'une politique sans grandeur ou d'une bontique sans Dieu. S'il ne convient guère au prêtre, qui doit prier et prêcher l'évangile, de faire de mauvaise prose en l'honneur de petits personnages, il ne sied point au savant, qui poursuit son œuvre et son but, de perdre son temps aux sonnettes et aux billevesées d'une théologie creuse et vide. La science se contente de dire, et les hommes concluent. Je ne dois pas même me donner la peine, quand Galilée a parlé et prouvé, de constater que Josué n'a fait aucun miracle en arrêtant le soleil sur Gabaon et la lune sur la vallée d'AJalou, le tout pour tailler en pièces cinq rôtislets amorphes, dont l'un se nommait Héglon. Et que me fait, je vous prie, votre prétention à l'Infaillibilité, et n'ai-je point la certitude que vous mangez, buvez, dormez, souffrez, péchez et mourez comme le commun des hommes? Ai-je donc besoin, irrité ou railleur, de protester contre la singularité de vos croyances et de vos dogmes? Il vaut mieux, si cela vous fait plaisir, que je vous admire et que j'aie l'air de vous trouver raisonnables. Au reste, comme nous avons tous plus ou moins les habitudes de nos mères, nous nous devons bien ce respect mutuel. Mais, pas d'intolérance, pas de violence et par de persécution! Persuader est bon, persécuter est atroce. Ignorons-nous que la croyance politique et la croyance religieuse d'un homme tiennent à bien peu de chose? C'est avec la plus bienveillante des philosophies qu'il faut examiner ces questions. Car le hasard de la naissance et du lieu n'est pas toujours corrigé par l'intelligence de l'éducation; et si mon père est un aristocrate, ma patrie un despotisme, il est presque certain que j'aurai leurs vices ou leurs vertus. Je dois le plus communément mes sentiments politiques à un accident d'origine et de milieu. Ayant reçu le jour en Angleterre, pas très loin du palais de Westminster, il y a gros à parier que j'aimerais la reine Victoria et la monarchie constitutionnelle. Mais si ma mère eût été une Reussine du siècle dernier, je n'aurais point, selon toute probabilité, porté les longues culottes du dix-neuvième siècle. A Limerick, ville des hameaux de première qualité, je suis Paddy et m'en honore. En Gascogne, si j'ai bûche Henri IV pour l'empereur, je me confonds. Mais il serait fort ridicule à un Américain de ne point aimer la liberté, la démocratie et la république, ou de leur préférer le despotisme du sabre, la théocratie du prêtre et l'avisilissement des servitudes. Ne soyons pas, non plus, trop fiers de nos titres de race et de classe. Il en est de même en religion. Notre foi est rarement déterminée par notre volonté et notre choix. Il y a plus d'un siècle que Voltaire a mis cette vérité dans la bouche d'une de ses héroïnes les plus intéressantes: "Musulmane en ces lieux, chrétienne dans Paris. Et pour continuer: "Protestante à Boston." La latitude est pour quelque chose dans la croyance des gens et des peuples, et tel est catholique à Rome, bon catholique, qui aurait certainement adoré d'autres dieux sur les bords du Gange ou derrière les murailles de la Chine. Félicitons-nous de notre point né en Afrique, au Gabon et sur les bords du Zaïre. Nous sommes de la suite, quelles drôles de bêtes n'aurions-nous point adorées, et n'aurions-nous pas connu les festins de chair humaine? La pensée seule fait trembler. Loyola, natif de Tombouctou, au lieu de l'ère de Loyola, n'aurait jamais cert ses Constitutions au profit de la papauté. Et si les lieux sont quelque chose, les temps ne seraient-ils rien? Nous avons toujours pensé, sauf erreur excusable, que si Alexandre Borgia fut né avant l'ère chrétienne, en Propontide ou dans la Chersonèse cimbrique, il n'aurait point porté la tiare pontificale, mais n'en aurait pas moins été l'un des plus odieux scélérats de son pays et de son temps. Platon, venant au He siècle, aurait sans doute été pape, mais sans revendiquer la couronne du pouvoir temporel.

Soyons donc tolérants et philosophes.

Si votre Dieu est meilleur que le mien, prouvez-le autrement que par la persécution et le bûcher.

Et...

V.

Et puisque nous sommes en train de parler de langue française, d'Athénée, de religion et de plusieurs autres choses, pourquoi ne nous

permettrions-nous pas la citation suivante?

Car le morceau est écrit en français, et en fort bon français.

Il est frappant d'actualité et beau de vérité.

En le reproduisant par droit et par devoir, nous répondons aux sottises calomnies et aux injurieuses accusations que certains ecclésiastes se plaisent trop souvent à diriger contre nous.

En plus, s'il est quelques malheureux dégoûtés leurs phrases latines et leur grossièreté cléricales dans un journalisme de bas étage et de bas français, n'oublions qu'on ne descend point des hauteurs de la chaire évangélique pour s'enfermer dans la ruse et faire le coup de poing dans le ruisseau, il est aussi de nobles prêtres qui parlent une belle langue chrétienne et rappellent à l'ordre, à la décence et à l'apostolat ceux qui seraient tentés de s'en éloigner.

La lettre pastorale est signée J. M. Millet, V. G., et datée de la Nouvelle-Orléans.

V. G. signifie vicaire général.

Car l'archevêque Perché, présentement en tournée pastorale, est éloigné de son siège diocésain.

En voici donc une partie:

"Les hommes honorables qui sont aujourd'hui à la tête de la noble société Howard, témoignent qu'elle n'est pas déchu de ses vieilles traditions. Rien n'est plus aisé que de critiquer les hommes de bien qui se chargent des offices de la charité publique. On peut les accuser, sinon de malversation, du moins de partialité. On peut leur reprocher d'avoir, contrairement à leur programme, des préférences pour leurs amis, et un dédain volontaire à l'égard des plus nécessiteux. Mais il n'est aucune institution, si parfaite qu'elle soit, qui échappe aux plaintes et aux accusations. Les accusations et les plaintes sont presque toujours injustes; et encore qu'elles fussent accidentellement vraies, faudrait-il décrier et détruire l'institution, à cause des imperfections humaines qui lui sont inhérentes? On devrait alors tout décrier et tout détruire ici-bas.

J'ai entendu formuler une autre objection contre l'Association Howard. C'est qu'un bon nombre des hommes qui la composent, sont séparés, par leurs croyances, de l'unité catholique. J'aimerais mieux qu'il en fût autrement; j'aimerais mieux que tous nos concitoyens appartenissent à la véritable Église; et, cependant, j'ajoute que ce qui semble être un sujet de scandale pour quelques personnes, est ce qui me tonelle le plus. Oui, dans cette métropole du Sud, qui est aussi la métropole de la bienfaisance et de la charité, je suis touché du spectacle de ces hommes de bien qui, sans esprit de secte et sans distinction de croyance, s'unissent et s'entendent, aux jours des grandes calamités publiques, pour soulager le moribond sur son grabat, et donner le pain quotidien à la veuve et à l'orphelin.

Mgr Mermillod, l'illustre évêque de Genève, n'étant que simple missionnaire, fut invité à prêcher à Paris, un sermon de charité en faveur de l'Irlande affamée. Comme il descendait de chaire, tout pantelant d'éloquence, un ouvrier en blouse barrée et dit: "Monsieur l'Abbé je suis pauvre, je n'ai pas un sou à vous donner, mais voilà ma montre."—Le missionnaire répond: "Mon ami, je vous admire, mais je n'accepterai pas votre montre; vous en avez besoin pour régler les heures de votre journée."—"Monsieur l'Abbé, répond l'artisan, quand un peuple a faim, on n'a pas besoin de savoir l'heure."

Et bien, je dirai aussi, par analogie, que lorsqu'un peuple a faim, et qu'il est décrié par une horrible épidémie, on n'a pas besoin, pour le soulager, de savoir à quelle religion il appartient. On n'a pas besoin de demander à ses bienfaiteurs quelles sont leurs croyances."

Ces paroles sont assurément vraies et belles.

Nous en concluons aussi que le dévouement et la charité ne sont pas le monopole et le privilège d'une Église plutôt que d'une autre.

Mais que dire encore?

VI.

Revenons dans notre sujet, si toutefois nous en sommes momentanément sortis. Ce que nous ne croyons pas. Car la circulaire de l'Athénée louisianais et la lettre pastorale du vicaire général Millet sont écrites en fort bon français. Elle sont même, comme langage et comme style, une évidence de la beauté de l'idio-me et de la civilisation que nous défendons.

Et l'Athénée Louisianais ne se trompe point, disant: "Le Canada, à lui seul, possède quinze cent mille âmes d'origine française." Toute une nation, la *Jeune France!*